

Brèves littéraires

Brèves

Rascard entre neige et forêt

Mélanie Lafonteyn

Volume 11, numéro 3, hiver-printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5763ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafonteyn, M. (1997). Rascard entre neige et forêt. *Brèves littéraires*, 11(3), 21–23.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1997

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

MÉLANIE LAFONTEYN

Rascard entre neige et forêt

Terre assoupie sous la neige, prête à jaillir, victorieuse, à la première échappée du soleil. Sans nids les cèdres géants plombés de glace, sans hautbois ni flûtes. Je t'attends, assise en tailleur sur le sol devant la cheminée. Les genoux brûlants et le dos engourdi de froid.

On dit toujours que l'amoureux est « hors de lui ». Je suis hors de moi. Aucun atome de moi dans cette attente fébrile ne ressemble au personnage quotidien. Je suis hors de la prudence, de mon désir aigu de logique, du raisonnable. Ton apparition dans ma vie a quelque chose d'insolite, de démoniaque, de non conforme à moi. Si j'essaie de définir mon sentiment, il disparaîtra. Si j'analyse, je démolirai la fièvre, l'ivresse de l'attente. Le feu s'éteindra et la cendre recouvrira les fauteuils, la table, les pots en terre. L'air de la salle deviendra givre. Si je traîne mon amour jusqu'au laboratoire de la raison, il s'évanouira d'un coup, puisque je t'invente pour que tu lui ressembles.

J'aime l'idée fougueuse et douce, incontrôlable de l'amour. Pas vraiment toi. Tes mains, ta bouche, tes yeux qui me veulent prisonnière, me conduisent vers l'essence de l'amour, mais dès que tu t'approches de moi, je m'éloigne de sa perfection. Tes bottes pleines de neige, ton cœur qui s'affole, ton regard trop scrutateur me ramènent au centre de la vie et tu deviens écran entre l'amour et moi.

Ni te soumettre ni t'être soumise. Ni tomber dans le piège torturant de l'objet qui capture une fois capturé. Ni me sentir séduite ou séductrice. Ce flux, endolori, épuisant, n'a rien à voir avec le partage de la lumière, le don parfait, le vol de libellules vers les cratères de la lune.

Toi, tu veux que je n'existe que pour toi. Mais ne vois-tu pas que l'Autre est toujours abstrait, impossible à saisir ? Comment mes pensées pourraient-elles toujours être tiennes ? Je peux t'embrasser passionnément et en même temps voyager à nouveau dans le sous-marin de Cairns au milieu des coraux... Tu es le corail ensorcelant qui m'entraîne au fond de la mer et je me protège du danger d'annexion en me cuirassant dans le sous-marin. Toutes les possibilités de mon cerveau, tous les bémols et les dièses qu'unit ton sourire qui harcèle ma paix, ne seront jamais qu'à moi seule. Et comment pourrais-tu me bercer dans tes bras quand je plane au-dessus des cèdres ? La fidélité et le serment ne sont que des précautions par lesquelles tu prétends m'enchaîner pour toujours. Mais une promesse d'aujourd'hui peut-elle concerner un futur dont je ne sais rien ?

Si je t'ouvre la porte, je renoncerai à tout ce qui nourrit mon amour pour toi. Tu sais, j'habitais déjà le royaume de la beauté bien avant de te connaître. Te laisser entrer serait convertir le mouvement pur du désir en privation, transformer la foi en évidence, cette tombée du jour en compromis daté. Eros, sans mors qui le freine, est désobéissant et nous pousse vers un orphelinage éternel. Je te crains comme la femme qui, face à la mort, préfère au paradis l'enfer de sa vie. Le manque pour un temps encore. Jamais tu ne comprendras pourquoi je vais tirer

les rideaux et fermer la porte à clef. Te faire croire que je ne suis pas montée jusqu'à Penalba, que j'ai renoncé à cette rencontre si ardemment désirée.

Regarder les flammes qui montent toujours plus haut, avec leur ventre orange et leur pointe d'épée indigo et imaginer le vertige inépuisable. Ne pas épuiser ce vertige en toi, mais le créer et le recréer. Si je te permettais de me le voler, je finirais par te haïr.

Me voici irrémédiablement seule. Déesse perdue, pour toi qui frappes désespérément à la porte. Ombre misérable pour la femme qui ne peut ni ne veut renoncer à la perfection du rêve. Tassée sur le sol dur. Irritée contre elle-même. Malade de solitude et de chagrin.

J'ouvrirai la porte du rascard quand je serai capable de te percevoir comme un infini qu'il me sera impossible d'épuiser. Mais loin de toi, je suis plus à toi que je ne le serai jamais, ma joue contre ton épaule.
